

MŒURS DU NORD-OUEST

Le jeune *cowboy* n'était en réalité rien de plus qu'un apprenti. Sans doute, à la maison, il avait appris à monter à cheval avec ou sans selle : il avait de temps à autre conduit des montures plus ou moins rétives, sans jamais craindre de tomber. Certain jour d'hiver où il cherchait au loin, dans l'immense prairie couverte de neige, deux ou trois chevaux qui, depuis quelque temps ne daignaient plus rentrer à l'écurie, il avait même osé sauter sur le dos d'un cheval inconnu rencontré dans son voyage. L'animal, devenu sauvage par des années, peut-être, de liberté, avait bien "bucké" et fait tout pour désarçonner l'imprudent cavalier, celui-ci n'en avait pas moins fini par le maîtriser et lui faire faire la course destinée à sa propre monture.

Malgré tout cela, en arrivant au milieu de jeunes gens habitués à s'élancer sur le premier cheval venu, brisés à toutes sortes de fatigues, un peu enclins aussi à faire des gorges chaudes au détriment des nouveaux venus, notre jeune homme, presque un enfant — 17 ans à peine — ne cessait pas que d'être un peu intimidé, lui que rien, jusqu'ici, n'avait pu émouvoir.

Bravement, cependant, il se mit en quête d'une place et vite trouva ce qu'il lui fallait, pensa-t-il, chez un vieux "rancher" du nom de Brown. Celui-ci ne fut pas long à s'apercevoir que son jeune engagé saurait lui rendre de grands services, et, au bout de quelque temps, il osa lui confier le domptage d'un jeune "broncho," qu'il avait trouvé à vendre.

Tout alla à merveille et notre cowboy s'enhardissant de plus en plus fut bientôt à même de marquer à son actif d'apprenti, cinq "bronchos" de quatre ou cinq ans, qui n'avaient jamais eu la corde au cou et qui, sous sa main, étaient devenus aussi dociles que des moutons.

Son maître, quoique on ne peut plus hargneux, fut obligé d'apprécier ses qualités, et se promit bien *in petto* de se le conserver aussi longtemps que faire se pourrait.

Par exemple, notre jeune homme, s'il travaillait bien, mangeait bien aussi, ce qui ne plaisait qu'à moitié à son patron, vieux garçon avare s'il en fût.

Si bien qu'un jour que notre jeune ami semblait ne pouvoir se rassasier, le vieux Brown eut un mouvement de colère qu'il ne sut maîtriser. Prenant tous les plats sur la table, il les poussa brusquement du côté de son cowboy, s'écriant en même temps d'un ton outré de mauvaise humeur :



Cow-boys

—Eh, là, mon petit ami, mange donc tout, tant que tu y es.

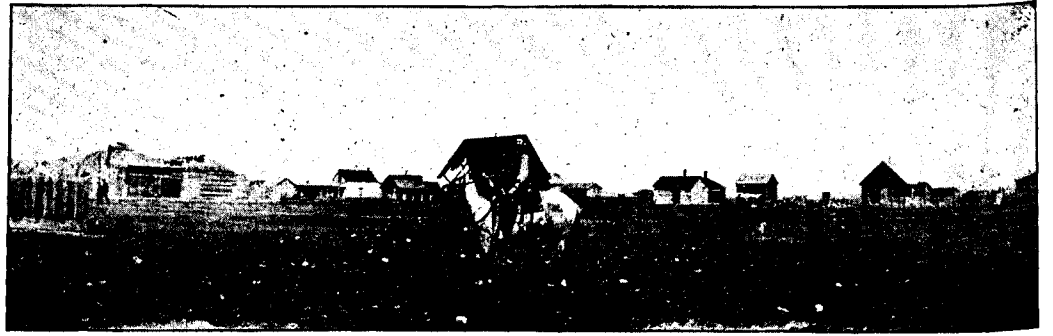
—*All right*, dit tranquillement René, j'ai encore faim : rien de plus facile que d'exécuter vos ordres, patron.

Et prestement, l'un après l'autre, il vida les plats.

—Vindictif, disait-il plus tard, il n'y en avait pas tant à avaler, quoi !

Or, notre jeune individu avait son frère, son aîné d'une année seulement, qui travaillait à Maple Creek, la ville voisine. Depuis son arrivée, un mois environ, il n'avait pu trouver une occasion de lui parler.

Un jour, il obtint congé et alla lui pousser une visite, et tout fier encore de ses récents exploits, il lui raconta en termes pittoresques comment il s'était mis, simplement, comme cela, à dompter des "bronchos" à raison d'un par semaine.



Maple Creek

—Et combien te paie-t-on pour cette besogne ?

—Tu le sais bien, je suis engagé à \$20 par mois.

—Mais, mon ami, tu dois te faire payer un extra pour ce surcroît de travail. Tu ne sais donc pas que chaque fois que tu montes un de ces chevaux, tu risques ta vie ?

—Qu'est-ce que cela ? Combien dois-je demander ?

—Cinq dollars, c'est le prix ordinaire, rien que pour sauter sur le dos d'un cheval non dompté.

—Merci, je n'y manquerai point, ne crains rien. C'est mon vieux qui va bisquer !...

Et notre René se mit en frais de conversation pour raconter à son frère les tours pendables qu'il jouait déjà de temps à autre à son maître grognon.

—Mais tout cela ne sera plus rien, finit-il, à côté du plaisir que vais avoir à m'attaquer à sa bourse, le vieux juif.

Et là-dessus, nos deux amis sortirent faire un petit tour en ville d'abord, puis autour de la ville, Maple Creek étant une de ces stations de chemin de fer de l'Ouest, qui ne comptent que deux ou trois centaines d'habitants.

Ils chevauchèrent tranquillement le long de la route conduisant du ranche de W. Polinck où Emile, un ancien copain de Montmartre, était cowboy depuis quelques années, lorsque dans la plaine à leur droite ils aperçurent trois cavaliers poursuivant à outrance un cheval qu'ils essayaient d'attraper au lasso.

Toujours en quête d'aventures et flairant quelque aubaine, René ne fit ni une ni deux.

—Allons-nous donner un coup de main à ces gars-là, dit-il ?

—A quoi bon fatiguer nos chevaux ?

—Ils ne sont pas à nous, quoi, et nos patrons sont assez riches !...

Henri leva les épaules.

—Allons-y, dit-il simplement.

Grâce à ce renfort, en moins d'un quart d'heure le cheval fut cerné, "câblé" et jeté à terre.

Les trois individus, trois Métis parlant français, remercièrent chaleureusement nos jeunes amis.

René, cela va sans dire, demanda d'où ils venaient et quel était ce cheval qu'ils avaient pris. Le plus jeune des trois cavaliers, celui qui, jusqu'ici, avait semblé être le "boss" se mit aussitôt en devoir de tout lui raconter.

—Nous venons du Montana, à cent milles au sud d'ici, dans les Etats, où vous savez sans doute qu'il y a de si beaux ranches de chevaux. Il y a trois ans que ce poulain — aujourd'hui âgé de six ans — a quitté nos parages. Nous sommes à sa recherche depuis un mois, ainsi qu'à celle de quelques autres que nous savons être dans les environs. C'est un cheval de prix et son propriétaire nous a promis une grosse prime si nous réussissions à le rejoindre. C'est vous dire que nous sommes bien heureux que vous nous ayez donné ce coup de main pour le prendre : nous le poursuivions depuis plus de quatre heures et commençons à perdre courage.

René avait, pendant que l'autre parlait, un sourire moitié sérieux moitié moqueur sur les lèvres.

—Il ne m'a pas l'air bien féroce, votre cheval de prix et celui qui le domptera gagnera assez facilement son argent.

—Ouais, mon jeune, tu en parles bien à ton aise. Eh bien, tiens, faisons un marché : je te donne \$10, si tu restes seulement cinq minutes sur son dos.

—Topez-là, patron, j'accepte.

Et René sauta vivement à bas de son cheval.

Puis, se tournant du côté d'Henri, qui voulait essayer quelques remontrances.

—N'aie donc pas peur, vieux. Elle n'a rien d'épouvantable, leur rosse ! Et puis, quoi, \$10 valent la peine que l'on risque sa peau.

Pendant ce temps, on avait de nouveau jeté à terre le cheval qui se débattait, et au moyen d'un nœud coulant on l'étouffait afin de pouvoir le brider et le seller. Ce ne fut guère qu'au bout d'une vingtaine de minutes, que l'opération terminée, on permit au pauvre animal de se remettre sur ses jambes.

Et alors, il ne parut vraiment pas aussi tranquille que le voulait bien dire René.

Étonné et effrayé du poids de la selle, il bossait du dos, et faisait des sauts de mouton comme, certainement, n'en a jamais essayés ce gentil animal. Tout autre que René eût regardé à deux fois avant de s'élancer sur le dos de cette fougueuse monture.

Lui, n'hésita pas une seconde. Pendant que l'un des trois hommes tenait solidement le cheval par la longue corde au moyen de laquelle on l'avait étouffé tout-à-l'heure, il saisit les rênes d'une main, le pommeau de la selle mexicaine de l'autre et en un clin d'œil il était à cheval, assujettissant les étriers.

—Lâchez tout.

L'homme qui tenait le cheval obéit.

D'abord celui-ci parut surpris de tant d'audace et ne bougea pas. Il fallut que René lui administrât des coups de sa cravache et lui pressât les flancs de ses éperons. Alors même le "broncho," quoique frémissant à chaque meurtrissure, ne fit pas un pas René riait, les trois métis s'étonnaient, Henri avait peur pour son frère.

Tout-à-coup, le cheval bondit et partit d'un galop impétueux. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, monture et cavalier avaient disparu à l'horizon dans la direction du Fish-Creek.

Les témoins de cet acte de hardiesse avaient eu à peine le temps d'échanger leurs impressions qu'ils virent revenir notre cavalier, toujours à la même allure.

En une minute, il fut près d'eux : d'un "oh !" impétueux et d'un coup sec et ferme de ses rênes il arrêta sa monture, toute écumante et qui, de rage impuissante, rongea son mors.

Puis, toujours de bonne humeur :

—Et bien, patron, vous pouvez tirer votre bourse. Il y a bien cinq minutes que je suis à cheval, je pense.

—Il y a plus que cela, mon brave, mais si tu veux bien attendre jusqu'à demain je te donnerai ce que je t'ai promis.

—Pas de cela, patron, mon argent tout de suite ou je garde le cheval.

Il fallut bien s'exécuter. Le malheureux médis n'avait que \$7. René avait bon cœur : il le tint quitte du reste.

Et nos deux jeunes amis prirent congé de leurs trois victimes, et piquèrent des deux du côté du ranche de W. Pollock, où ils allaient voir leur ami Emile.